

le délit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill.
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.
Un pied à terre depuis 1977.

Mercredi 11 novembre 2026 | Volume 118 Numéro 8

ÉDITORIAL

rec@delitfrancais.com

Prouve que tu existes

Depuis que l'équipe éditoriale a choisi la résistance comme thème de cette édition, mon cerveau vit dans la plus grande agonie. Matin, midi et soir, sous la douche, à la vaisselle, du premier café à la dernière tisane, ma bouche ne peut s'empêcher de chantonner (et de hurler parfois) les mots de France Gall. Résiste!

Ce ne sont ni la Seconde Guerre mondiale ni aucun autre célèbre conte de résistance qui me sont venus à l'esprit. Ni l'Ukraine, la Palestine, le Soudan, le Congo, les manifestations contre la vie chère, la déforestation, le braconnage, les Rohingyas, l'Iran, la banalisation de l'extrême droite, le recul des droits à l'avortement et de la justice reproductive, les femmes en Afghanistan, la corporatisation de notre société, l'IA. Non. C'est France Gall.

« Quelle tristesse! », me suis-je dit. « Quel manque de compassion! » Sans pour autant être capable de me sortir cette fichue chanson de la tête. Après quelques centaines d'écoutes (j'ai vite arrêté de compter), je me suis dit que ce ne serait pas une mauvaise idée d'en lire les paroles. Les chanter à l'infini, j'en étais bien capable; en saisir le sens, c'était tout un autre domaine. Peut-être, qui sait, y trouverais-je enfin de quoi nourrir cet éditorial.

Bon. Voilà qui est fait, et côté inspiration, pas grand-chose. Non pas que les paroles manquent de beauté. Le thème de la résistance y est bel et bien présent, et qui peut s'empêcher de se trémousser lorsque France Gall nous commande de danser « pour les milliers de cœurs qui ont droit au bonheur »? Reste que, comparée aux guerres et aux multiples crises qui criblent le monde, la chanson reste un peu légère.

La résistance comme geste du quotidien

Me voilà pris dans un des grands pièges de notre époque. La souffrance n'en est pas une nouveauté, mais sa comparaison s'institutionnalise de plus en plus, et avec elle la hiérarchisation de l'héroïsme, de la résistance. Une comparaison pas toujours injustifiée; certains sacrifices et certaines formes de résistance sont évidemment plus admirables que d'autres. Mais la résistance n'est pas uniforme. Donner sa vie pour une cause honorable et changer de marque de café pour des convictions écologiques sont, chacun à son échelle, des actes de résistance.

Partout est la résistance, à chaque instant. Elle est politique : face aux courants réactionnaires, aux populismes et aux atteintes à la liberté. Elle est personnelle : face à la tentation de glander dans son lit toute la journée, à l'addiction, à la procrastination, à l'ennui, à l'absence de bonheur et de raison d'être, ou à une « vie bien dirigée », comme le formule France Gall. Elle est collective : face à l'apathie démocratique, à l'équipe adverse en sport, à l'homogénéisation de la culture et aux inégalités.

La résistance n'est pas un acte isolé, c'est une philosophie que nous adoptons tous, chaque jour. Si l'on en revient aux sages paroles de France Gall, on y est enjoint : « Résiste! Prouve que tu existes! ». Le *cogito* de Descartes devient le *resisto* de Gall. France Gall, grande artiste et héritière de la philosophie cartésienne.

Le Délit au service de la résistance

Si vous lisez cette phrase, c'est que vous avez résisté à la tentation de passer à la prochaine page, où vous attend le récit d'une résistance américaine démocratique face à la présidence la plus dictatoriale de l'histoire du pays. Vous découvrirez également dans nos pages d'autres histoires et réflexions au sujet de résistances collectives : en Serbie et pourquoi pas à Mcgill (p. 4), sur le terrain du stade Percival Molson où les Redbirds ont résisté à la pression des tirs au but pour devenir champions universitaires du Québec (p. 5), et à Montréal, où l'automne résiste encore de toutes ses forces à l'hiver inévitable (p. 4).

Vous découvrirez aussi des appels à la résistance face aux dangers qui menacent notre société; l'élargissement de la fenêtre d'Overton au profit de l'extrême droite (p. 6), le développement trop peu maitrisé de l'IA (p. 7), l'industrie de la fast-fashion qui nourrit un système de surconsommation au prix de notre planète (p. 7) et l'infiltration de normes de genres dans notre culture littéraire (p. 10).

Questionner ce que le monde nous impose, c'est l'essence même de la résistance. Résister ne demande pas toujours de grands gestes. Parfois, il suffit de faire les choses à sa manière, même quand personne ne nous l'a demandé. Voilà pourquoi j'espère qu'après avoir lu cette édition, jouer du piano debout ne sera plus un détail pour vous. ⃠

Timotée Allouch-Chantepie
Rédacteur en chef

ÉDITION SPÉCIALE RÉSISTANCE

le délit
Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION
3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef
rec@delitfrancais.com
Timotée Allouch-Chantepie

Actualités
actualites@delitfrancais.com
Juliette Cherifi
Matteo Fracassi
Minola Grent

Culture
artsculture@delitfrancais.com
Jiayuan Cao
Rose Langlois

Société
societe@delitfrancais.com
Juliette Aviat
Dalia Djazouli
Joséphine Miton

Coin Queer
coinqueer@delitfrancais.com
Sixtine Nicolaÿ

Coordonnatrice de la production
production@delitfrancais.com
Héloïse Durning

Visuel
visuel@delitfrancais.com
Ana Camila Torchia
Catvy Tran

Photographe
visuel@delitfrancais.com
Félix Fournier

Coordonnatrices de la correction
correction@delitfrancais.com
Naomi Degueldre
Salma Rabeil

Coordonnatrices réseaux sociaux
reso@delitfrancais.com
Catherine Brunet Rodriguez
Audrey Russier

Responsable de gestion d'équipe
Rose Langlois

Contributeur·rice·s
Laurence Drouin, Camilo Durocher-Camacho, Victor Lair, Mathilde Lemenager, Elizabeth Tremblay

Couverture
Ana Camila Torchia, Félix Fournier

BUREAU PUBLICITAIRE
3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale
Letty Matteo

Ventes et assistance administrative
Letty Matteo

Support graphique et technique
Mathieu Menard

Comptable
Boris Shedov

The McGill Daily
coordinating@mcgilldaily.com
Ingara Maidou

Conseil d'administration de la SPD
Timotée Allouch-Chantepie, Gali Bonin, Héloïse Durning, Adair Nelson, Ingara Maidou, Vincent Maraval, Letty Matteo, Antoine Proulx, Marie Pyun

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit est indépendant de l'Université McGill. Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeur·rice·s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction. Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Toute soumission effectuée par un collaborateur en vue de sa publication dans l'un des journaux imprimés ou en ligne, sites Web, blogues, vlogues, lettres à la rédaction ou autres publications de la Société des publications du Daily (« SPD »), y compris les photographies, les œuvres artistiques, le contenu multimédia et tout autre matériel soumis, est la propriété exclusive de la SPD au titre du droit d'auteur, chaque éditeur, journaliste, collaborateur et auteur de lettre .transférant automatiquement à la SPD, par le fait même de sa soumission, l'ensemble des droits de propriété intellectuelle afférents à ladite soumission.

INTERNATIONAL

Élections de mi-mandat : l'Amérique résiste

Le souffle démocrate atteint même le Canada.

Mardi soir, dans les locaux de Gerts, le rideau est tiré. La question posée et le débat, lancé : qui devrait nous représenter? Voici la question posée lors de l'édition de *Pints and Politics* du mardi 3 novembre, une organisation qui engage le débat politique sur le campus autour d'un breuvage. Habituellement structurée autour de trois questions, la discussion sur la représentation lancée par le club mcgillois a cette fois laissé place, pour sa dernière partie, à la projection d'une carte des États-Unis.

Les participants se sont arrêtés dans leurs débats pour observer attentivement, jusqu'à la fermeture de l'événement, les résultats des élections américaines de mi-mandat. Sans surprise, les yeux étaient rivés sur un État en particulier : le Texas, dont un sénateur est démocrate pour la première fois en 30 ans . Plus tard dans la soirée, après la victoire de Talarico, une étudiante mcgilloise ayant vécu au Texas a confié au Délit que les résultats lui donnaient de « l'espoir pour le futur des États-Unis ».

Jason Ferell, professeur de politiques américaines à McGill, expliquait les différents facteurs qui permettent de comprendre ce retour historique de plusieurs États aux couleurs de l'âne démocrate.

« *Une bonne partie des votes semblent être contre la corruption* », mentionne-t-il, en parlant du « *gerrymandering* », un terme américain pour désigner la reconstitution de districts électoraux pour favoriser certains partis. Selon lui, ce processus mis en place par les républicains au Texas ainsi que dans d'autres États du sud des États-Unis se serait « *retourné contre eux* ». Ce retournement se serait fait car il aurait exposé clairement les tentatives de Trump de manipuler les élections.

Un étudiant américain à McGill, Milo Cevrero, interrogé sur la victoire des démocrates, se dit « *réjoui* », même s'il estime qu'« *il faudra des résultats sinon les républicains pourraient facilement revenir* ».

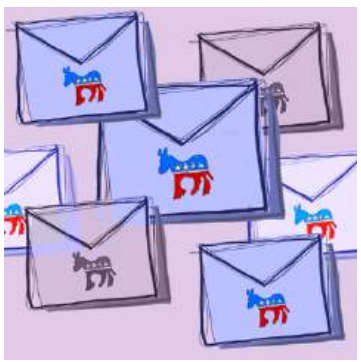
Une majorité pour enquêter

« *Même si je ne pense pas qu'une destitution se fera, ce que je ferais plutôt en tant que démocrate serait de lancer énormément d'enquêtes, particulièrement contre des personnalités comme Pete Hegseth* », disait Jason Ferrell lors d'un cours de politique américaine (Poli 325) à McGill. En effet, à ce jour, en attendant notamment les résultats de l'Alaska et du Mississippi, les démocrates ont une majorité de 54 contre 44 sièges au Sénat et 254 contre 164 dans la Chambre des représentants. Les démocrates ont alors un pouvoir de *subpoena* qui permet aux députés de lancer des enquêtes et des procédures juridiques ou d'avoir accès à certains documents.

Cela est possible car ils disposent désormais de la majorité nécessaire de députés pour nommer les chefs de comités, jusqu'ici tous républicains. Ce qui pourrait alors engendrer des enquêtes sur des personnalités telles que Pete Hegseth, secrétaire à la Guerre (anciennement à la Défense), ou des enquêtes approfondies sur les dossiers Epstein.

Et en termes de législation?

Du côté législatif, la fluidité n'est pas certaine. La Constitution américaine prévoit que toutes les lois passées par le Congrès soient signées par le président. Donald Trump aura un droit de veto sur toutes les législations et le Congrès ne pourra les appliquer sauf s'il dispose d'un vote de plus d'un tiers de la Chambre des représentants ou du Sénat. Une fois adopté par les deux chambres du Congrès, un projet de loi est présenté au président, qui peut le signer ou y opposer son veto. Pour surmonter un veto présidentiel, le Congrès doit réunir une majorité des deux tiers dans chacune des deux chambres démocratiques.



Catvy Tran | Le Délit

Tout espoir n'est cependant pas perdu. Ici au Canada, et à McGill particulièrement, ce qui a inquiété le plus était les tarifs imposés sur les exportations canadiennes. Les exportations vers les États-Unis composant plus de 70 % des exportations commerciales du Canada, l'impact était particulièrement rude, avec une réduction de 1,4 % du PIB réel depuis 2024 et une prédiction d'une perte de plus de 185 000 emplois.

Les tarifs semblent alors être une priorité absolue pour les démocrates, comme l'indique Hakeem Jeffries, démocrate et membre de la Chambre des représentants : « *Nous devons mettre fin aux tarifs qui ont augmenté le coût de la vie à plusieurs milliers de dollars* ». Un accord avec des indépendants et des républicains sera nécessaire pour surmonter le veto que Trump pourrait imposer.

D'autres options pourraient également se présenter, notamment celle d'inclure cette mesure dans une « *must-pass bill* », c'est-à-dire une législation dont le passage est essentiel au maintien du gouvernement. Le président ne peut pas opposer son veto à une seule disposition d'un projet de loi fédéral : il doit accepter ou rejeter le texte dans son ensemble. Intégrer une mesure à un texte incontournable pourrait donc augmenter le coût politique d'un veto, sans l'empêcher. ⦸

Matteo Fracassi
Éditeur Actualités

MONTRÉAL

Référendum : entre survie et budget

Les membres de l'AEUM s'expriment, mais un étudiant sur six vote pour tous.

Le 6 novembre 2026, le sort des services, associations et clubs de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM) reposait dans les mains des étudiants.

Les étudiants s'exprimainet dans un référendum sur la répartition des différents frais de scolarité et sur les services de l'AÉUM.

Certains représentants de ces associaitons pouvaient notamment être observés dans les couloirs du bâtiment de l'AÉUM pour encourager les étudiants à voter. Cette méthode ne semble pas avoir porté ses fruits.

Une participation faible

Cette session suit la tendance d'un faible taux de participation. Cet automne, seulement 16,9 % de la population étudiante concernée a voté. La session d'hiver 2026 avait obtenu un taux de 17,1 %. Le quorum fixé à 15 % a été atteint de peu. Cela signifie qu'environ un étudiant sur six a voté sur des frais qui s'appliquent pourtant à tous.

Un oui sur toutes les questions

Le premier vote portait sur l'existence du Groupe québécois de recherche d'intérêt public (QPIRG), une organisation communautaire d'aide sociale gérée par des étudiants de McGill. L'Université demande que, pour les groupes indépendants, tous les cinq ans, un vote soit soumis à la communauté étudiante afin de décider s'ils doivent continuer d'exister et d'être financés par les étudiants. Le QPIRG aide la communauté étudiante à se connecter au tissu communautaire de Montréal, mais il gère aussi une bibliothèque alternative et dispose de fonds pour soutenir des étudiants menant des projets de recherche pendant l'été.

Le vote portait sur le choix entre continuer à soutenir l'organisme étudiant avec 6,75 $ par session et celui de lui retirer ce soutien financier. Avec 84,3 % d'appui, le oui a été majoritaire.

CKUT, la radio communautaire animée par les étudiants de McGill, à été également soumise à un référendum pour sa survie. Les frais de celle-ci varient selon les facultés, entre 5,5 $ pour les étudiants à temps partiel et 8 $ pour ceux à temps plein.

Cette radio étudiante offre des opportunités d'emploi et de stage dans le milieu du journalisme, forme des étudiants dans le domaine et connecte la communauté étudiante à diverses communautés montréalaises. Le vote d'appui fut de 84,4 %.

Un autre vote était celui du club d'assiettes, un service de l'AÉUM qui favorise la réutilisation de la vaisselle et lutte contre le gaspillage. Il prête gratuitement de la vaisselle aux divers clubs de McGill. L'année scolaire 2025-2026 fut la plus achalandée avec 29 000 plats prêtés. Le club a demandé à la communauté étudiante d'augmenter sa contribution par session de 0,14 $ à 0,35 $ par étudiant pour soutenir l'augmentation de ses opérations. Leur demande a été accueillie avec 78,1 % d'appui.

Côté sport et bibliothèque

Il y avait trois questions concernant les clubs sportifs de McGill. En novembre 2025, McGill a retiré leur financement à 25 équipes sportives pour la saison 2026-2027. La raison invoquée était celle des contraintes budgétaires.

Premièrement, les étudiants ont voté sur un amendement constitutionnel pour créer une catégorie spéciale pour les clubs sportifs à McGill. En ce moment, onze équipes sportives abolies ont un statut temporaire en attendant de récupérer leur financement – ou que cette catégorie soit créée. Ceci est la question la plus soutenue du référendum, avec 91,2 % d'appui, malgré un taux d'abstention élevé de 20,7 %.



Félix Fournier | Le Délit

Les deux prochaines questions concernaient le financement des clubs athlétiques: en premier lieu, sur l'instauration de frais avec droit de retrait de 0,30 $, mesure appuyée à 82,6 %. Deuxièmement, la demande de la création d'un frais entre 1 et 3 $, est celle qui a le plus divisé avec 58,2 % d'appui face à 41,8 % contre.

Ces deux questions sont cependant juste des consultations : elles donnent une idée à l'AÉUM du soutien que les étudiants Mcgillois portent à ces enjeux. Ces résultats montrent une dualité dans la communauté étudiante : ses membres souhaitent aider les équipes sportives, mais sont en même temps moins disposés à l'idée de débourser davantage. Il faut lire ces résultats avec prudence : seulement 16,9 % des étudiants ont voté et, sur la question des frais plus élevés, le taux d'abstention est de 24,3 %.

Finalement, le fonds d'amélioration des bibliothèques sert à soutenir le complexe bibliothécaire de McLennan-Redpath, de Schulich et de la bibliothèque de droit, notamment pendant les heures d'ouverture prolongées lors des examens finaux et de mi-session. Les fonds sont limités; les étudiants devaient voter entre maintenir les heures prolongées ou en réduire une partie pour allouer cet argent à des projets d'amélioration et financer d'autres services tels que des améliorations technologiques et des espaces d'étude.

Les étudiants semblent préférer utiliser cet argent pour le maintien des heures d'ouverture prolongées des bibliothèques, comme le montre le soutien à 75,1 %.

À noter que cette question était uniquement consultative et n'a pas d'incidence sur les heures d'ouverture ni sur les services offerts pour le moment. ⦸

Camilo Durocher-Camacho
Contributeur

Gagner. Et après?

Les étudiants serbes veulent transformer leur victoire électorale.

Les urnes ont parlé. Les étudiants, eux, ne se taisent pas. En Serbie, la liste soutenue par le mouvement étudiant, Liste étudiante - Les étudiants gagnent (SL), a remporté les élections législatives du 25 octobre. Dix jours plus tard, la mobilisation étudiante réclame désormais des comptes aux institutions. Ce 4 novembre, neuf policiers en fonction et un ancien agent ont été arrêtés pour des violences présumées contre des personnes détenues pendant les manifestations de 2025. Après la victoire électorale étudiante, l'heure des responsabilités?

Le scrutin a infligé une défaite au Parti progressiste serbe d'Aleksandar Vučić, formation de droite au pouvoir depuis quatorze ans. Mais le mouvement étudiant refuse d'attendre passivement la transition. Dès le 29 octobre, il a demandé le départ de hauts responsables de la police, du renseignement et de la justice, accusés d'avoir servi le pouvoir contre les manifestants. Il appelait également les fonctionnaires à préserver les documents susceptibles de prouver des abus. Remporter les élections ne suffit donc pas : encore faut-il empêcher que les responsabilités disparaissent avec les responsables.

Sergio Oren via Wikimedia



La colère en marche

Tout commence le 1*er* novembre 2024, lorsque l'effondrement de l'auvent de la gare de Novi Sad, capitale de la province autonome de Voïvodine et deuxième ville de Serbie, fait seize morts. La catastrophe cristallise la colère contre la corruption du gouvernement liée aux travaux de rénovation et contre l'opacité des institutions. Les étudiants bloquent leurs facultés, réclament des comptes et organisent leurs décisions en assemblées pour décider collectivement des actions et de l'organisation du mouvement. Puis la colère déborde : enseignants, agriculteurs et autres travailleurs et travailleuses rejoignent le mouvement. Une mobilisation universitaire devient une force capable de battre le parti au pouvoir.

Cette mutation du campus au pays ne s'est pas faite uniquement à coup de slogans. Les étudiants ont marché entre les villes, traversé des villages et rencontré leurs habitants. Avant le dernier rassemblement électoral à Belgrade, des cortèges venus de plusieurs régions ont été accueillis par la population. Ces déplacements donnaient une présence concrète à la mobilisation: on pouvait la rencontrer, l'accompagner et y prendre part.

Tenir après la victoire

L'organisation comptait aussi. Dans les facultés bloquées, des assemblées étudiantes décidaient collectivement des actions. Ce fonctionnement sans direction unique a ensuite servi à sélectionner les candidatures soutenues par le mouvement. Avec une particularité: aucun étudiant ne figurait sur la liste. Le mouvement confie à d'autres la tâche de porter ses exigences au parlement. Reste désormais à savoir comment ces assemblées pèseront sur les décisions des élus.

> « Cette mutation du campus au pays ne s'est pas faite uniquement à coup de slogans »

À l'Université McGill, cette trajectoire pose une question concrète aux mobilisations étudiantes : comment construire des alliances qui tiennent au-delà du campus? Le cas serbe suggère une piste exigeante: aller vers les autres groupes, créer des occasions de rencontre et construire des revendications dans lesquelles d'autres segments de la population peuvent se reconnaître.

En Serbie, la suite se joue maintenant entre enquêtes, transition politique et maintien de la pression collective. Les arrestations de cette semaine constituent un premier développement; elles ne préjugent pas de l'issue judiciaire. Pour les étudiants, le défi change d'échelle : obtenir des institutions qui répondent enfin aux exigences portées dans la rue. La résistance l'a emporté aux urnes. Sa victoire dépend aussi de ce qui la suivra.

Juliette Cherifi
Éditrice Actualités

El Niño souffle le chaud et l'incertain

Après un octobre record, l'hiver québécois reste à prévoir.

Octobre 2026 a été le mois d'octobre le plus chaud jamais enregistré à l'échelle mondiale, avec des températures globales supérieures de 1,75 °C environ par rapport à la moyenne préindustrielle (1850-1900), selon le service Copernicus sur le changement climatique. D'après le bilan de septembre publié le 22 octobre par *Berkeley Earth*, il y a environ 96 % de chances que 2026 devienne l'année la plus chaude jamais enregistrée. Copernicus estime toutefois à environ 80 % la probabilité que 2026 se classe au deuxième rang. Les deux organismes utilisent des jeux de données ainsi que des méthodes de prévision différents.

Le fonctionnement d'El Niño

Une partie de cette chaleur s'explique par le cycle ENSO, et plus précisément El Niño, la phase chaude de ce phénomène climatique. Son effet temporaire s'ajoute au réchauffement de fond lié aux activités humaines. À l'échelle mondiale, les températures d'octobre restent durablement élevées par rapport à la moyenne de référence.

L'oscillation australe El Niño (ENSO) désigne un phénomène climatique qui associe des variations des températures du Pacifique tropical à des changements de la circulation atmosphérique. Ses phases chaudes, El Niño, et froide, La Niña, alternent de manière irrégulière, généralement à des intervalles de deux à sept ans, avec des périodes neutres.

En temps normal, les alizés – les vents qui soufflent habituellement d'est en ouest le long de l'équateur – poussent les eaux chaudes de surface vers l'Asie. Lors d'un épisode El Niño, les alizés s'affaiblissent et peuvent parfois s'inverser. Les eaux chaudes se déplacent alors vers l'est, tandis que la remontée des eaux froides vers la surface diminue. Les pluies se déplacent vers le centre et l'est du Pacifique tropical, alors que l'ouest devient généralement plus sec.

El Niño tend à faire temporairement augmenter la température moyenne mondiale et peut favoriser des sécheresses dans certaines régions du Pacifique occidental.

Un épisode El Niño plus intense est susceptible d'accroître la force du courant-jet subtropical, un puissant courant d'air de haute altitude qui guide les tempêtes venues du Pacifique, et de décaler sa trajectoire davantage vers le sud. Cela pourrait entraîner une activité orageuse intense à travers les États-Unis, avec des vagues d'humidité poussées vers la Californie, puis progressant vers la côte Est.

> « Son effet s'ajoute au réchauffement climatique de fond lié aux activités humaines »

Les conséquences au Canada

Qu'en est-il du Canada? Le courant-jet polaire (bande d'air froid qui circule autour de l'Arctique) a tendance à se décaler vers le nord lors d'un épisode El Niño intense, permettant à l'air du Pacifique, plus doux, de se répandre à travers le Canada. L'effet du phénomène est très marqué à l'ouest, tandis que son influence est plus limitée à l'est.

Le Québec se trouve à la lisière de la zone d'influence d'El Niño, et le signal y est donc plus faible : les prévisionnistes annoncent en effet un hiver tantôt plus doux, tantôt plus froid.



Félix Fournier | Le Délit

Bien qu'il n'y ait aucune garantie en matière de météo, le climatologue Hausfather, de *Berkeley Earth*, indique que la majeure partie du centre-nord du Canada devrait connaître des températures d'environ deux degrés supérieurs à la normale, mais « la météo ne disparaîtra pas », et les variations quotidiennes persisteront donc. Cette tendance saisonnière n'exclurait donc toutefois pas des épisodes de froid.

La réponse reste donc nuancée : El Niño peut favoriser la douceur dans certaines régions du Canada, mais cela ne signifie pas pour autant que l'on peut oublier les vagues de froid et les chutes de neige. Ce qui ne fait aucun doute, c'est la tendance sous-jacente. Sur une planète déjà plus chaude que d'habitude, chaque épisode d'El Niño ne fait que relever le plafond des records, et, malheureusement, octobre 2026 n'est qu'un début.

Mathilde Lemenager
Contributrice

COP 31: Un sommet sous pression

Énergie, finance, fossiles : les enjeux d'Antalya.

Du 9 au 20 novembre 2026, à Antalya en Turquie, aura lieu la 31e Conférence des Parties, soit dix éditions après la COP 21, à Paris. Cette dernière visait à contenir la hausse des températures autour des 1,5° C afin d'éviter qu'elle ne dépasse 2° C. Le 21 octobre 2026, le Programme des Nations Unies pour l'environnement a pourtant annoncé le dépassement quasi-inévitable de ce seuil de 1,5°C.

La crise du détroit d'Ormuz et le phénomène El Niño, amplifié par le dérèglement climatique, créent un contexte de crise énergétique et environnementale explosif pour cette COP, souvent accusée d'inefficacité.

La COP, une présidence inhabituelle

Cette année sera inédite en termes de gouvernance : la Turquie présidera la COP et la ville d'Antalya en sera l'hôte, tandis que l'Australie assurera la présidence des négociations. Malgré l'harmonie diplomatique annoncée, des conflits de présidence ravivent les doutes quant aux objectifs et actions concrètes pour le climat, adoptés par les membres de la COP. Selon les règles de l'ONU, la gouvernance tourne entre cinq groupes régionaux qui doivent eux-mêmes choisir un pays pour organiser la COP. Pour 2026, le groupe « *Europe de l'Ouest et autres États* (tldr) » n'a pas su déterminer un souverain, la direction binationale étant donc née d'une rivalité pour obtenir l'organisation exclusive et d'une impasse politique.

Questionné sur la personne qui aurait le dernier mot lors de la COP, Chris Bowen, ministre australien du Climat, avait déclaré « Kurum et moi ...ensemble ». Murat Kurum, l'homologue turc de Bowen, avait pourtant affirmé de son côté que la Turquie proclamera la « décision finale » sur les décrets adoptés.

Le Pacifique au centre du sommet

Dans sa « Stratégie Climat et Développement Durable 2025-2030 », l'Université McGill promeut les objectifs de zéro déchet d'ici 2035 et de neutralité carbone d'ici 2040. Concrètement, atteindre cette neutralité suppose d'électrifier le chauffage du campus. Ces ambitions se rapprochent de celles de la COP, notamment de l'objectif « 35 par 35 », qui a pour but d'augmenter la part de l'électricité dans la consommation finale d'énergie à 35 % d'ici 2035.

Toutefois, l'une des particularités de cette COP 31 est l'attention portée aux enjeux auxquels font face les États du Pacifique par rapport au changement climatique. Pour la première fois, la Pré-COP, ou réunion préparatoire, s'est tenue en Océanie, à Fidji, du 5 au 8 octobre. Certaines discussions de ce sommet se sont aussi tenues à Tuvalu, un archipel menacé par la montée des eaux, qui a conclu le premier accord d'immigration pour « réfugiés climatiques » avec l'Australie en 2024.

Financer les projets climatiques

Selon la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (CCNUCC), lors de la COP 29, les pays dits « développés » s'étaient engagés à investir plus de 300 milliards de dollars par an pour financer la transition écologique des pays dits « en développement ». De même, la feuille de route « Bakou-Belém », un plan de transition écologique établi entre la COP 29 et la COP 30, vise à faire monter les investissements environnementaux globaux à 1 300 milliards de dollars d'ici 2035.

Les pays en développement demandent plus d'argent pour faire face aux conséquences du réchauffement climatique. Les pays développés, quant à eux, souhaitent attirer des fonds privés pour faire face à la contrainte budgétaire publique. À Antalya, il s'agira donc de trouver des possibilités de financements réels et accessibles.

Un hôte au cœur de ses propres contradictions climatiques

La Turquie souffre également du dérèglement climatique global et les effets du réchauffement du bassin méditerranéen ne passent pas inaperçus. Le stress hydrique, les sécheresses et les incendies sont de plus en plus courants. La région d'Antalya a elle-même été touchée par d'importants feux de forêt en septembre 2026.



Ana Camila Torchia | Le Délit

Malgré ces événements dévastateurs et la présidence de la COP, la participation de la Turquie à la transition écologique reste minime; le pays a consommé « *près de 120 millions de tonnes de charbon en 2025* (tldr) » selon l'Agence internationale de l'énergie. La souveraineté technologique et énergétique souhaitée par le président turc, Recep Tayyip Erdogan, pour sa vision du « siècle turc », c'est-à-dire l'objectif de propulser la Turquie au rang de puissance mondiale majeure pour le centenaire du pays, repose majoritairement sur l'exploitation du charbon et sur l'importation du pétrole.

Le Green European Journal a dénoncé l'écoblanchiment turc et Human Rights Watch, quant à elle, a accusé la Turquie d'une répression systématique contre les militants écologistes. Les controverses portant sur l'illégitimité de la Turquie en tant que pays hôte de la COP sont au-devant de la scène internationale. Les Émirats arabes unis, grand pays exportateur d'énergies fossiles, hôtes de la COP 28, avaient également été critiqués. À Antalya, les négociations porteront ainsi autant sur le financement de l'action climatique que sur la crédibilité des engagements pris par les États.

Victor Lair
Contributeur

Les Redbirds à nouveau Rois du Québec

McGill s'offre le titre aux tirs au but en finale du championnat RSEQ.

Ils l'ont fait! Après 24 années de disette, les Redbirds de McGill sont enfin champions universitaires du Québec. Jeudi 5 novembre, devant quelques centaines de ses partisans réunis au stade Percival Molson, l'équipe de soccer a confirmé son billet pour les championnats nationaux U Sports, qui auront lieu du 12 au 15 novembre à Victoria, en Colombie-Britannique. Portés par l'énorme performance défensive du capitaine Stuart Klenner et la solidité de ses cadres, les Redbirds sont venus à bout du Rouge et Or de l'Université Laval (1-1, 5-4 tâb).

Le récit d'une longue soirée

Et que ce fut compliqué! Mise à mal dès le coup d'envoi par l'attaquant de Laval Arthur Lionel Polla Phudjé – infatigable et surtout redoutable à la retombée des ballons –, la ligne défensive mcgilloise a pu compter sur la grande intensité de ses milieux de terrains. Ces derniers ont étouffé la relance du Rouge et Or. Une intensité rapidement récompensée. Un coup franc obtenu aux abords de la surface est magnifiquement converti dans la lucarne gauche par le *rookie* Nicholas Minchillo à la 26*e* minute, offrant l'avantage aux Redbirds.

La pression de la finale était toutefois palpable. Par peur de s'exposer, aucune des deux équipes n'a pris de réels risques, et les occasions se sont faites rares. Il aura fallu une main litigieuse dans la surface de réparation, sifflée juste avant la mi-temps, pour que Laval recolle au score sur penalty. La seconde mi-temps a ressemblé à la première, à défaut de buts. Les prolongations n'ont pas suffi pour qu'une équipe se démarque. Malgré l'interruption du match pendant une dizaine de minutes suite à un souci technique, le soutien du public n'a jamais faibli. Les Redbirds s'en sont nourri pour rentrer dans la séance de tirs au but avec un air de confiance.

La délivrance

Une confiance toutefois rapidement ébranlée lorsque le premier tireur mcgillois, Adam Elali, a vu sa frappe heurter le poteau droit. Les Redbirds ont néanmoins répliqué en triomphant sur leurs cinq tirs suivants grâce à Nathan Yee, Ashaan Sanghera-Gulamhussein, Hamza Salama et Spencer Neil. Le tir au but manqué de Jose Antonio Pabon pour Laval a ensuite prolongé la séance jusqu'à la mort subite.

C'est dans ces moments que les héros du soir ont su s'illustrer. D'abord, avec un penalty enfoncé dans la lucarne gauche par Stuart Klenner, puis avec l'arrêt de Ludovyck Ciociola, intraitable tout au long de la soirée, qui délivre les Redbirds. Le terrain est envahi, et les supporters s'invitent à la fête. McGill : roi du Québec!

Les Redbirds entament alors leur parcours au championnat U Sports à Victoria le jeudi 12 novembre, où ils affronteront les hôtes, les Victoria Vikes, en quart de finale. Une victoire les placerait vraisemblablement sur la route des favoris du tournoi, les *Thunderbirds* de UBC, en demi-finale. Le chemin est encore long mais quel bonheur pour les Redbirds de pouvoir l'emprunter.

> « L'équipe de soccer a confirmé son billet pour les championnats nationaux U Sports, qui auront lieu du 12 au 15 novembre »

Timotée Allouch-Chantepie
Rédacteur-en-chef

Théorie raciste : débattre, est-ce légitimer?

Face au « grand remplacement », débattre, combattre ou légiférer.

Souffler sur un feu peut l'éteindre comme l'attiser. On peut aussi refuser d'y toucher et le priver d'air, au risque de le laisser couver sous la cendre. Face à la théorie du « grand remplacement », selon laquelle une élite organiserait le remplacement de la population française blanche et chrétienne par une population venant des pays du sud, noire, maghrébine et musulmane. La classe politique française hésite entre ces deux gestes. Popularisée par l'essayiste Renaud Camus, cette idée de « grand remplacement » est « sans aucune ambiguïté xénophobe et complotiste », selon l'historienne Valérie Igounet, et sa composante raciale est « au cœur » de la théorie, pour l'historien Nicolas Bancel.

Le 9 septembre, sur CNews, chaîne d'information française accusée de relayer les idées d'extrême droite, Aurore Bergé, ministre déléguée chargée de la Lutte contre les discriminations, refuse de qualifier cette théorie de raciste. « Est-ce que je suis d'accord avec la théorie de Marion Maréchal [...]? La réponse est non. Est-ce que je considère qu'elle a le droit de pouvoir l'exprimer dans l'espace public? La réponse est oui », explique-t-elle. L'ancienne porte-parole du gouvernement Prisca Thévenot lui répond sur X (anciennement Twitter) : « Tu expliques qu'une théorie raciste, ça se débat comme une opinion politique? » La question a ressurgi après l'attentat raciste du 23 octobre à Trappes et à La Verrière, en banlieue parisienne, qui a fait un mort et sept blessés.

Toutes deux membres de Renaissance, le parti du président Emmanuel Macron, elles disent résister à la même idée, mais ne s'accordent pas sur la manière de le faire. L'une veut l'affronter au grand jour pour mieux la réfuter, l'autre refuse de lui accorder le statut d'opinion. Le débat n'est pas que français. Télé-Québec a mis en ligne le 5 novembre un documentaire sur la progression de la théorie dans la province. Faut-il souffler sur une idée fausse, ou la priver d'air?

Débattre pour déconstruire

La position d'Aurore Bergé repose sur une distinction qu'elle assume pleinement. La ministre juge la théorie « fausse factuellement », et même « mensongère », que l'accusation de racisme serait devenue « la meilleure manière de discréditer un argument ». Interrogé dans le documentaire *De souche*, produit par Télé-Québec, Renaud Camus dit se sentir « assez proche » du chroniqueur. Le raisonnement d'Aurore Bergé soulève pourtant une question. Plus loin dans la même émission, elle se félicite qu'on s'interdise en France de dire des choses « fausses historiquement », comme la négation de la Shoah. Selon son propre critère, la fausseté suffit à interdire dans un cas, mais pas dans l'autre. Tout se joue ainsi sur un mot, « raciste ». La ministre finira d'ailleurs par l'employer cinq jours plus tard, en reconnaissant à la théorie des « relents racistes ».

Sur le plateau de *C ce soir*, sur France 5, l'écrivain Nathan Devers plaide pour déconstruire la théorie « avec des arguments ». Renaud Camus lui-même récuse toute valeur à la statistique, « science servile entre toutes », et s'en remet à ce que l'on croit voir. L'enjeu est de taille, puisqu'en 2021, 61 % des Français estimaient qu'un tel remplacement allait se produire, selon un sondage Harris Interactive pour *Challenges*. Au Québec, environ 15 % de la population y adhère, et davantage dans le reste du Canada selon les provinces, selon une étude de la Chaire UNESCO en prévention de la radicalisation présentée dans le documentaire. On craint souvent que contredire une idée fausse ne la renforce. Dans cinq expériences menées auprès de 10 100 personnes, les politologues Thomas Wood et Ethan Porter n'ont jamais observé cet effet, y compris sur les sujets les plus polarisés. De quoi donner en partie raison aux partisans du débat.

Refuser pour ne pas banaliser

Depuis l'attentat de Trappes, qui a coûté la vie à Pengo Bossio Wangi, un Français de 26 ans, d'autres jugent dangereux ce pari sur le débat. Sur le plateau de *C ce soir*, le 26 octobre, Prisca Thévenot tranche sur le grand remplacement : « C'est une théorie raciste complotiste. On ne débat pas, on le combat. » Une semaine plus tard, au même endroit, Zineb Alami, avocate du père de Bossio Wangi, estime qu'on ne peut plus traiter la théorie « comme une opinion politique tout à fait normale », et décrit une banalisation « matin, midi et soir » qui « met une sorte de cible sur le dos d'une partie de nos concitoyens ».

« Souffler sur un feu peut l'éteindre comme l'attiser »

mais refuse d'y voir du racisme, qui, selon elle, « ne relève pas de la liberté d'expression ». Ce qui est faux se combattrait donc dans le débat, et ce qui est raciste devant les tribunaux. Face à Bergé, le chroniqueur québécois Mathieu Bock-Côté défend une tout autre ligne, estimant



Félix Fournier | Le Délit

Le lien entre cette parole et le passage à l'acte reste pourtant difficile à établir. Le tireur a dit avoir voulu venger des commerçants pillés le 17 octobre, et l'animateur de l'émission rappelle qu'il ne s'est pas réclamé de la théorie. Le tueur de Christchurch, qui avait fait 51 morts en Nouvelle-Zélande en 2019, avait en revanche donné à son manifeste le nom de cette théorie. Quelques mois plus tard, l'auteur de l'attentat d'El Paso, au Texas, qui avait tué 23 personnes déclarait soutenir le tueur de Christchurch et son manifeste.

Les partisans du débat n'en concluent pas pour autant qu'il faut la faire taire. Charles Sapin, directeur adjoint de la rédaction de Valeurs actuelles, défend sur franceinfo l'idée qu'il faut laisser s'exprimer un propos qu'on condamne, les gens étant « assez grands » pour juger du vrai et du faux. La psychologie cognitive invite pourtant à la prudence. En 2015, une équipe menée par la chercheuse Lisa Fazio a montré qu'une affirmation répétée paraît plus vraie, même lorsqu'on connaît la bonne réponse. Une affirmation aussi grossière que « *l'Atlantique est le plus grand océan du monde* (*tdlr*) » peut ainsi gagner en crédibilité à force d'être répétée, y compris chez ceux qui savent qu'il s'agit du Pacifique. Contredire une idée sur un plateau, c'est aussi la répéter, et lui offrir cette familiarité qui finit par ressembler à de la vraisemblance.

Sur France 5, Constance Rivière, qui dirige le Musée national de l'histoire de l'immigration, regrette qu'on accorde autant d'importance à « une idée [...] absolument stupide ». Une autre voie consiste donc à cesser de lui donner une scène.

Le faux et la haine devant les juges

Au Canada, ce débat a déjà eu lieu devant la Cour suprême, qui a dû juger quant à ce qu'une société peut tolérer d'une idée fausse ou haineuse. En 1992, dans l'arrêt Zundel, elle invalide à quatre voix contre trois l'infraction de « fausses nouvelles », sous laquelle était poursuivi un homme qui diffusait une brochure niant la Shoah. Deux ans plus tôt, dans l'arrêt Keegstra, elle avait pourtant validé, par une majorité tout aussi courte, l'interdiction de fomenter la haine dans le procès d'un enseignant albertain qui présentait l'Holocauste comme un canular à ses élèves. La Cour a ainsi refusé de punir une affirmation au seul motif qu'elle est fausse, mais accepté de punir la haine. Le Parlement est depuis allé plus loin, en interdisant en 2022 de nier l'Holocauste pour fomenter l'antisémitisme.

La question traverse aussi nos salles de cours. Adoptée en 2022, la loi québécoise sur la liberté académique stipule qu'en contexte d'enseignement, « tous les sujets » peuvent être abordés. À McGill, un comité consultatif sur l'expression sur le campus a rendu ses conclusions en janvier 2026, recommandant la création d'un comité d'évaluation des risques pour les événements sensibles, et, surtout, que les limites posées à l'expression soient appliquées « *de manière neutre quant au contenu* ». L'Université ne se demande donc pas si une idée mérite d'être entendue, mais si l'événement peut se tenir sans risque.

Simon Coutu, qui a coréalisé *De souche*, a pour sa part défendu, sur le plateau de *Tout le monde en parle*, le choix de donner la parole à ces militants, estimant que « si on ne tend pas le micro à ces gens-là, il y a un risque de plus de polarisation ».

Coutu a tendu le micro. Alain Jakubowicz, ancien président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, a cessé de le prendre. Il ne va plus sur CNews, convaincu d'y apporter « de l'eau à leur moulin par [sa] seule présence », tout en refusant qu'on ferme la chaîne, car « on en ferait des victimes ». Un plateau de quelques minutes ne réfute rien, et c'est peut-être pourquoi les deux camps ont à moitié raison. Souffler sur le feu ou s'en écarter : deux manières de résister sans espérer l'éteindre.

Joséphine Miton
Éditrice Société

« Génère-moi un cours »

L'IA : symptôme du néolibéralisme grandissant au sein des universités.

Diapositives faites par l'IA, consignes des travaux faites par l'IA, corrections faites par l'IA, cours magistraux donnés par l'IA... L'avenir de l'enseignement universitaire s'annonce prometteur.

Évidemment, peu de choses laissent penser que l'utilisation de l'IA atteindra une telle ubiquité. Même si cette technologie est sporadiquement utilisée comme soutien, l'enseignement de contenus originaux est aujourd'hui la norme et le demeurera sûrement. Cependant, lorsque des professeur·e·s de McGill nous déclarent ouvertement avoir utilisé l'IA pour agrémenter leurs diapositives, ou bien pour générer leurs exemples didactiques, la question persiste : quelle devrait être la place de l'IA au sein de l'Université McGill?

> « Puisque la résistance contre l'IA est, tout compte fait, une forme de résistance contre la logique néolibérale, elle pourrait se heurter à un mur au sein des universités »

Déjà, de telles données se trouvent facilement sur Internet. Pour les diapositives par exemple, une seule recherche aurait permis d'obtenir des images aussi appropriées, voire de meilleure qualité. Mais au-delà de la question de la commodité et de l'esthétique – car l'IA ne fera vraisemblablement que s'améliorer avec le temps – son utilisation a également un impact écologique important et minutieusement documenté.

Sur ce plan, le bilan de l'ONU est clair : « En 2025, les centres de données ont consommé 4 500 milliards de litres d'eau. » Ainsi, par exemple, lorsqu'un·e professeur·e génère une image, iel participe à un écosystème d'exploitation de ressources terrestres et minières et de surconsommation hydrique et énergétique.

L'intelligence artificielle efface également le caractère humain du processus – ici, de l'expérience d'apprentissage. Si l'on oublie les autres enjeux entourant l'IA et que l'on ne s'intéresse qu'à savoir si l'utiliser comme simple outil de génération de diapositives pourrait être acceptable, une évidence demeure : cette démarche est totalement facultative. En effet, des diapositives plus simples conviendraient amplement, et ce type d'utilisation ne fait que retirer à l'enseignant·e son apport créatif.

Toutefois, la question de l'IA est bien plus qu'un enjeu écologique et humain. L'arrivée de cette technologie au sein des universités révèle une tension historique entre la mission de ces institutions et la logique néolibérale qui les gouverne.

Bien que la plupart des établissements d'éducation supérieure, dont l'Université McGill, soient des institutions à but non lucratif, leur philosophie suit bien souvent des logiques de marchandisation. D'après le doctorant Del Paggio, de l'Université de Lakehead, alors que « *l'objectif de l'éducation supérieure [...] bascule de la promotion de la pensée critique vers celle de la performance croissante* (*tdlr*) », les universités suivent désormais un modèle d'entreprise en adoptant de véritables appareils bureaucratiques et commerciaux au sein des établissements. Cela inclut notamment « *le déclin du rôle des sénats et l'accès grandissant de gens d'affaires au Conseil des gouverneurs, leur accordant ainsi une influence sur l'affectation des ressources* ».

Selon le sociologue Stephen Muzzatti, de l'Université métropolitaine de Toronto, les étudiant·e·s sont considéré·e·s comme des client·e·s qui font les frais de l'austérité – au sein d'universités qui leur offrent un service de plus en plus cher et de moins en moins de qualité : « *Les universités calibrent l'offre à la demande, dictant ainsi quelles "formes de connaissances, de pédagogie et de recherche vont être récompensées et légitimées".* »

Dans ce contexte, peut-on vraiment réprouver l'utilisation de l'IA par les professeur·e·s? Si la priorité est le rendement et la productivité, avec des professeur·e·s censé·e·s produire sans relâche et « défini·e·s moins par leur érudition que par leurs subventions [obtenues] », il semble tout à fait logique que le néolibéralisme grandissant au sein des universités mène à ce genre de comportements.

Qui plus est, lorsqu'on prend en considération le rôle qu'elles jouent en tant que rouages du mécanisme néolibéral, les universités sont-elles des endroits où l'on peut espérer voir naître une vraie résistance? Puisque la résistance contre l'IA est, tout compte fait, une forme de résistance contre la logique néolibérale, elle pourrait se heurter à un mur au sein des universités. Il devient dans ce cas difficile de résister de l'intérieur. Comme l'écrivait la philosophe révolutionnaire Rosa Luxemburg, « *seul le coup de marteau de la révolution – à ce jour, la conquête du pouvoir politique par le prolétariat – peut abattre ce mur* (ponctuation ajustée, *ndlr*) ». ⃠

Naomi Degueldre
Coordinatrice de la correction
Catvy Tran
Coordinatrice visuel



Craquer un jour, polluer toujours

Comment convaincre vos ami·e·s de ne pas acheter sur Shein?

À moins qu'il ait été fait de carton et de papier aluminium, ou bien que vous ne vous soyez pas rabaissé·e à cette fête capitaliste pour en fabriquer un, pratiquement tous les déguisements d'Halloween que j'ai rencontrés samedi dernier ont été achetés sur Temu ou Amazon.

C'est simple : deux-trois clics, aucun changement significatif dans votre porte-monnaie, et le colis est livré à votre porte le lendemain.

En même temps, avec la devise de Temu, « *Shop like a billionaire* », c'est vrai que c'est tentant. Mais rendons-nous à l'évidence : nous ne sommes pas des milliardaires, alors résistons aux achats impulsifs et n'achetons pas sur cette plateforme!

Drame social et environnemental

Analysons le parcours d'un vêtement de *fast fashion* et confrontons l'irrationalité aberrante de cette mode. D'abord, les modèles sont créés en quelques jours par des algorithmes ou des équipes – un design ultra rapide qui peut produire jusqu'à 10 000 nouveaux modèles par jour pour des plateformes comme Shein, Temu ou Wish. Sauf que, selon Oxfam France, une association qui propose des solutions durables pour mettre fin à l'injustice sociale et la pauvreté, entre 100 et 150 milliards de vêtements seraient produits chaque année dans le monde, dont 15 à 45 milliards ne seraient même pas vendus ni portés, mais plutôt directement incinérés ou enfouis.

Continuons. Les fibres, souvent synthétiques, comme le polyester issu de la pétrochimie, ou bien très gourmandes en eau, comme le coton, sont produites principalement en Asie (Chine, Inde, Bangladesh). Et l'industrie du textile est le deuxième plus gros consommateur d'eau du monde : il faut environ 2 650 litres d'eau pour fabriquer une chemise en coton, et 7 570 litres pour produire un jean.

Ensuite, la confection du vêtement est réalisée dans des ateliers à bas coûts dans lesquels les conditions de travail frôlent l'esclavage moderne – 16 à 18 h de travail, 7 jours sur 7, pour un salaire indécent, pas de protection contre les produits chimiques utilisés, pas de sécurité sociale, et j'en passe. La marchandise parcourt par la suite des milliers de kilomètres – jusqu'à 20 000 pour un simple t-shirt. Le transport aérien, bien que plus rapide, multiplie par 14 les émissions de gaz à effet de serre par rapport au transport maritime.

Enfin arrivé chez vous, le vêtement est porté peu de fois en raison de sa mauvaise qualité, puis rapidement jeté. Et son simple passage à la machine à laver relâche des milliers de microfibres dans l'océan – on en compte jusqu'à 500 000 tonnes chaque année, l'équivalent de 50 milliards de bouteilles en plastique.



Ce système illogique de surproduction est pourtant volontairement réfléchi pour répondre à une logique de profit. Les multinationales de la *fast fashion* choisissent de produire toujours plus, moins cher, et plus vite, au détriment de la planète et des travailleur·euse·s. Que faut-il prouver de plus pour ne pas tomber dans cette mentalité *fast fashion* absurde?

Acheter moins et faire durer plus longtemps

On ne répétera jamais assez que de nombreuses alternatives existent. Apprenez à coudre pour réparer un t-shirt, utilisez un habit en fin de vie à d'autres fins (chiffon, patchwork, etc.). Les habits de bonne qualité sont trop chers? Alors, plutôt que de dépenser sur ces sites, pour finalement à peine porter un habit venant de l'autre bout du monde, allons en friperie! Montréal foisonne de ces magasins de seconde main : Renaissance, le Magasin du Chaînon, des vides greniers récurrents dans le quartier Milton-Parc... Ou alors, encore plus local et sans dépenser un seul dollar : la fripe de McGill, qui propose des habits, objets et produits totalement gratuits.

Privilégiez la protection de l'environnement et la justice sociale plutôt que votre énième top ou guirlande qui ne tiendra même pas deux jours. Et puis finalement, si vous n'arrivez pas à convaincre vos ami·e·s d'arrêter ces pratiques et de se remettre en question, et s'iels continuent d'acheter bibelots et emplettes inutiles sur Temu, changez d'ami·e·s. ⃠

Juliette Aviat
Éditrice Opinion

coinqueer@delitfrancais.com

CULTURE POP

Êtes-vous Queer?

Un mot pour résister à la binarité.

Cela va bientôt faire deux semestres que le Délit explore nombre de sujets liés à la communauté LGBTQ+ au travers de sa section Coin Queer. Mais toute bonne chose a une fin, et, à la rentrée, une autre section tournante prendra le relais. (Vous pouvez d'ailleurs candidater pour en devenir éditeur et en choisir son sujet!) Après presque un an à faire des recommandations d'endroits LGBTQ+ à Montréal, des analyses de la culture queer et une couverture des enjeux internationaux qui l'entourent, il reste une question à laquelle nous n'avons toujours pas explicitement répondu alors qu'elle concerne le nom même de la section : qu'est-ce que ça veut dire, être queer? Est-ce que toutes les personnes LGBTQ+ sont queer? Qui est légitime d'utiliser ce terme?

L'utilité de ce mot réside dans sa capacité à être assez vague et ouvert à différentes interprétations. Les personnes qui se disent *queer* n'ont pas forcément les mêmes explications sur la raison qui les pousse à utiliser ce terme. Il est même à l'origine de divisions au sein de la communauté. Il est donc compliqué de le définir de manière arrêtée, mais il est tout de même possible d'en comprendre les différents usages.

Un passé compliqué

Pour comprendre le sens actuel du terme, il faut revenir à son utilisation initiale. « *Queer* » est un terme anglais qui signifie « étrange ». Aux 19*e* et 20*e* siècle, il était utilisé comme une injure afin de qualifier les hommes homosexuels, ceux-ci étant donc considérés comme bizarres – « *queer* ». Ainsi, il s'agit bien à la base d'une insulte homophobe très péjorative, en tout cas dans la bouche de personnes qui n'étaient pas homosexuelles.

Cependant, dans les années 80 et 90, le terme « *queer* » a peu à peu été repris et réapproprié par la communauté LGBTQ+ elle-même. On peut notamment tracer cette évolution sémantique à la période d'épidémie du VIH, un moment tragique pour une communauté disproportionnellement affectée, et abandonnée par les différents gouvernements. Des militants de *ACT UP* – une coalition pour la lutte contre le sida – ont réutilisé le terme queer afin d'inclure toutes les personnes marginalisées, mais également afin d'être plus confrontationnels. Ils ont d'ailleurs créé *Queer Nation*, une autre branche de *ACT UP*, et ont distribué un manifeste. Dans celui-ci, ils expliquent qu'« *être queer, c'est mener une vie différente (tdlr)*», « *en marge* » alors même qu' « *il n'y a rien sur cette planète qui valide, protège ou encourage votre existence* ».

Résister à la binarité

Aujourd'hui, une majorité des jeunes adultes LGBTQ+ aux États-Unis se qualifie de queer. Loin de son emploi originel, le mot est devenu un terme parapluie qui permet d'englober différentes identités en dehors des normes. Au lieu de devoir créer et employer des termes très précis pour qualifier chaque expérience de sexualité et de genre, surtout quand celles-ci peuvent évoluer, on peut simplement utiliser le terme queer. Une façon d'expliquer que notre identité est hors de la norme sans devoir s'imposer une étiquette ou se mettre dans une boîte. Il y a donc un aspect très libérateur à se définir par sa non-conformité.

C'est justement car le terme existe pour définir une personne par ce qu'elle n'est pas – dans les normes de la société – plutôt que par ce qu'elle est, qu'il est si complexe à définir. Mais c'est aussi cet aspect qui le rend si puissant et libérateur.

Tensions et désaccords

Cependant, l'utilisation de ce terme ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté LGBTQ+. Pour certaines personnes, souvent plus âgées, ce terme conserve une connotation très péjorative, car utilisé comme injure à leur encontre. Son utilisation actuelle très libre et positive crée ainsi une sorte de malaise, car il fait référence à des souvenirs parfois douloureux. Mais ce malaise est également une façon de se rappeler que la force du mot est issue de son origine injurieuse. Le sentiment d'appartenance que génère le terme queer découle de cette expérience commune (même si à différents degrés), d'un rejet profond et brutal de son existence par la société.

> « Le sentiment d'appartenance que génère le terme queer découle de cette expérience commune, d'un rejet profond et brutal de son existence par la société »

Pour d'autres, c'est plutôt ce que représente le terme queer qui pose problème. Dans un article d'opinion du *New York Times* intitulé « *Je suis gay, pas queer. Ça a son importance* », Matthew Vines explique qu'il n'est pas confortable avec l'interchangeabilité du terme queer avec celui de gai. L'utilisation d'un terme si large remettrait selon lui le droit des personnes homosexuelles en question , car être gai « *ressemble[ait] moins à un trait inné et plus à une idéologie ou à une esthétique choisie* ». Son raisonnement sur le terme queer soulève une autre question : est-ce qu'être queer est un choix? En effet, beaucoup de personnes de la communauté LGBTQ+ ne ressentent pas le besoin ou même l'envie d'utiliser le terme queer. Des mots tels que lesbienne, gai, bisexuel ou transgenre leur suffisent. Ça voudrait dire que, contrairement à une sexualité ou un genre avec lequel on naît, politiser son identité en se disant queer est un choix.

> « L'utilisation de ce terme ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté LGBTQ+ »

> « C'est justement car le terme existe pour définir une personne par ce qu'elle n'est pas – dans les normes de la société – plutôt que par ce qu'elle est, qu'il est si complexe à définir »

Cependant, si être queer signifie être en dehors des normes, toute personne LGBTQ+ n'est-elle pas queer quoi qu'il arrive? Dans un article de *them*, Jason Orne explique que « *la personne queer qui a des rapports sexuels non protégés dans l'arrière-salle d'un club ne s'identifie peut-être pas au terme "queer" et ne considère pas ses actes comme politiques, mais en rejetant ce que la société attend d'elle, elle est queer.*» Ainsi, chaque personne de la communauté devient queer car sa simple existence, en dehors de l'hétéronormativité et des normes de genre, devient une forme de rébellion. Même sans se percevoir ainsi, une personne peut être queer, car au fond, être queer, c'est être étrange aux yeux de la société. Bien sûr, cette interprétation est elle aussi contestée, car, en réalité, il n'y a pas de consensus officiel sur le mot queer. Cette évolution en est d'ailleurs la plus grande preuve.

Mais cette réappropriation par la communauté LGBTQ+ d'un mot autrefois utilisé comme injure à son encontre démontre sa résilience. La haine devient motrice d'évolution. ⦸



Félix Fournier | Le Délit

Sixtine Nicolaÿ
Éditrice Coin Queer

ENTREVUE

Coup de tonnerre sur l'industrie musicale

Entrevue avec l'auteur-compositeur-interprète Louis-Thomas.



Ka Chau Wong

Le Québec a grandi sur les airs des Colocs, de Céline Dion, de Jean Leloup, de Beau Dommage, de Robert Charlebois. À chaque Saint-Jean retentit la fameuse chanson *Gens du pays* de Gilles Vigneault, cet hymne à l'amour propre à notre patrie francophone qui est chaque fois chanté sous une vague de drapeaux bleus ornés du fleurdelisé.

Comme toute musique, celle du Québec a évolué pour trouver un son bien à elle et des artistes incontournables se sont hissés parmi les classiques avec ceux du temps de nos parents et grands-parents. Cœur de Pirate, Les Cowboys Fringants, Loud, Hubert Lenoir et bien d'autres font partie de ce renouveau de la musique québécoise, tout comme Kinji00, qui fait les manchettes avec son indépendantisme assumé, et Charlotte Cardin, qui brille de mille feux à l'international avec sa musique bilingue. La musique se renouvelle constamment, et nombreux sont ceux qui expérimentent avec les sons et les styles nouveaux pour les allier à ceux qu'ils ont hérité des grands noms de la musique pour créer un genre unique et souvent francophone.

C'est le cas de Louis-Thomas, jeune auteur-compositeur-interprète de 21 ans, qui allie des études en musique à une carrière florissante dans le même domaine. Il a quelques spectacles à son actif ainsi qu'une apparition à l'émission *En direct de l'univers*. Son nouveau *single*, *PARATONNERRE*, sortira le 13 novembre. Un premier EP (*extended play*, ou mini-album en français) de 4 chansons suivra le 11 décembre. Le Délit a eu la chance d'écouter *PARATONNERRE* en primeur et s'est entretenu avec ce musicien de la Rive-Sud pour en apprendre davantage.

Le Délit (LD) : *Est-ce que certains auteurs-compositeurs-interprètes t'ont influencé comme musicien? Sinon, quelles sont tes influences musicales?*

Louis-Thomas (LT) : Hubert Lenoir et Klô Pelgag m'ont définitivement influencé. Avant de faire mon projet en français, j'avais un petit projet de rap en anglais. J'ai toujours été fasciné par les personnalités qui sortaient un peu du cadre, comme Lil Peep, Mac Miller, Kid Cudi – tous ceux qui avaient un projet très unique, autant de façon musicale que visuelle. Il y a aussi Jean Leloup qui m'a influencé, mais je pense que Hubert Lenoir, c'est un peu la version contemporaine de cette image-là : c'est le Jean Leloup des temps modernes. Et c'est aussi ce qu'il représente en termes de liberté, autant au niveau personnel (comme sa personnalité, [le fait] qu'il se fout[e] du regard des autres), qu'au niveau musical. Ce sont des choses qui m'inspirent à créer un projet qui n'est pas nécessairement 100 % ce qu'on attend de la musique québécoise typique.

LD : *Tu parles de vouloir repousser le typique et jouer avec les normes : est-ce qu'il y a quelque chose qui a créé cette envie ou c'est quelque chose dont tu as toujours eu envie?*

LT : Je pense que ç'a toujours été là. On dirait qu'au fil du temps, j'ai toujours évolué entre deux mondes, en quelque sorte. Mon père est entrepreneur et ma mère est beaucoup plus artistique. Donc, ç'a toujours été une question d'identité de naviguer dans ces eaux-là. Il a fallu que je fasse un choix et, de voir ces gens autour de moi qui agissaient en pleine liberté, ça m'a donné envie d'aller dans ce sens-là, de ne pas nécessairement essayer d'entrer dans le moule.

LD : *Tu parles de sortir du moule, de résister à ce qui est déjà établi. Est-ce que cette résistance, c'est vraiment quelque chose de très présent dans ta musique?*

LT : Absolument. Au niveau de la chanson, je pense qu'il y a toujours un peu une question de dépendance, d'obsession, de toujours y penser et [de] comment lâcher prise. Comme musicien de la relève, je rencontre parfois des murs. Il y a des concours qui me disent que je ne suis pas exactement ce qu'ils cherchent. Je ne veux pas toujours être totalement ce que les gens veulent non plus, mais ça fait partie de la vie et on va à la prochaine étape, on se demande ce qu'on peut faire de plus, comment se relever.

LD : *Tu as fait quelques spectacles, des apparitions dans des émissions télévisées. Comment vis-tu ces moments?*

LT : Honnêtement, c'est bizarre parce que, des fois, je me prépare beaucoup et ça ne va pas [si] bien. À des moments, ça peut devenir de la sur-préparation et c'est problématique. Moins j'y pense et plus c'est facile. J'ai aussi pris des cours de prestation scénique et ç'a vraiment aidé. Plus je fais de performances, plus c'est facile d'y aller et d'avoir du *fun*.

LD : *Il y a un aspect très personnel à ta musique, comme si c'était quelque chose qui faisait partie de toi. Est-ce que tu as de la difficulté à laisser ta musique vivre d'elle-même une fois que c'est sorti sur les plateformes?*

LT : On dirait qu'il y a un moment où il faut *switcher* quelque chose. Des fois, j'ai la chanson depuis longtemps et c'est rendu à un point où il faut en faire quelque chose ou l'abandonner. Mon EP qui va sortir le 11 décembre, ç'a été fait sur trois ans et il contient quatre chansons. Au départ, je pense que je n'avais pas tous les niveaux de ces chansons-là. Je les avais peut-être à 75 % par rapport à ce qu'elles sont maintenant. Elles sont restées comme ça jusqu'à ce que mon amie Pauline Cabassu, qui fait les voix dans la chanson *PARATONNERRE*, [me dise] : « Sors-les, ça se peut pas de garder ça ». À partir de là, j'ai fait tous les efforts, les démarches. Mais une fois que c'est sorti, [au] niveau personnel, j'ai l'impression que ça reste toujours à moi. Parfois, je vois des artistes dire « La chanson est à vous », et je ne vis pas ça. Pour moi, c'est ce que je ressens, c'est comment je le partage, mais je peux être très obsessif [quant à] la cohérence artistique. Je me sentirais mal de sortir un projet pour les autres, [...] qui ne correspond[e] pas à mon image en tant qu'artiste.

LD : *Avec ton* single PARATONNERRE *qui sort bientôt, c'est un grand pas dans ta carrière. C'est ton combientième projet?*

LT : Pour moi, c'est le premier vrai. On dirait qu'à chaque fois, c'est toujours la même chose : c'est difficile de commencer quelque chose pour vrai, de le garder. Je pense que c'est pareil pour plusieurs autres musiciens. Quand j'ai sorti des chansons il y a trois ans, ma démarche n'était pas aussi aboutie qu'elle l'est maintenant. Avant, je composais, puis je faisais les paroles, puis le lien et je devais le créer, ce lien. Maintenant, tout est relié dès le début.

LD : *Par curiosité, tu as mentionné que tu avais eu un projet de rap en anglais. Qu'est-ce qui t'a poussé à le laisser tomber pour un projet complètement différent?*

LT : Honnêtement, c'est que j'avais une blonde dans ce temps-là. En fait, j'avais pas encore la blonde, mais c'était pour avoir la blonde que je faisais toutes ces affaires là. (*Rires.*) Mais j'ai écouté Thierry Laroche, j'ai écouté Robert Robert, et je suis tombé amoureux de la musique québécoise en essayant de découvrir les styles de musique qu'elle aimait.

LD : *Est-ce que le choix de faire de la musique en français t'est venu par cet amour de la musique québécoise?*

LT : Oui, vraiment. Puis aussi, je suis francophone, donc je suis plus apte en français. Mais il y a aussi une meilleure poésie. Je trouve que c'est plus complexe de faire de la poésie en français parce qu'il y a beaucoup de double sens et de tournures possibles. Il y a de la super belle poésie en anglais, mais la poésie francophone, ça me touchait encore plus. J'avais l'impression que je pouvais aller plus loin et créer plus en profondeur.

Le single PARATONNERRE *sera disponible sur toutes les plateformes dès le 13 novembre. Le EP de Louis-Thomas suivra le 11 décembre. Rendez-vous sur sa plateforme Instagram pour en savoir plus (@duel.ouest).* ⦸

Rose Langlois
Éditrice Culture

Il était une fois elles n'ont pas obéi

Décoder la narration sexiste dans les contes de fées classiques.

« Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger. » Ainsi finit *Le Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault. Dans sa version, ni la petite ni sa « mère-grand » n'ont pu échapper au sort d'être dévorées par le grand méchant loup. Toute une tragédie causée par l'imprudence de la fillette : elle était trop curieuse et s'est laissé tenter par les mots de l'animal.Ce n'est que plus d'un siècle plus tard que les frères Grimm font intervenir un chasseur pour les sauver. D'ailleurs, Perrault ne s'en cache pas : sa moralité vise directement les jeunes filles trop promptes à écouter n'importe qui. Même sort, ou presque, pour Blanche-Neige : la pauvre n'a pas su résister aux offres de la reine déguisée. Trois fois celle-ci frappe à sa porte, trois fois la princesse succombe.

Pendant qu'on m'apprenait, petite fille, à me méfier du monde et à étouffer ma curiosité, on m'a raconté comment le petit Jack, dans *Jack et le haricot magique*, cambriole à trois reprises le château du géant, jusqu'à le tuer lors de sa dernière fuite. Est-il donc possible d'échapper à la punition malgré sa curiosité, son impulsivité, voire sa cupidité? Il me semblait pourtant que ce qu'il avait commis comme faute était bien plus condamnable que d'avoir cueilli quelques fleurs le long du chemin ou croqué une pomme (la pomme renvoie bien sûr au péché originel, mais Blanche-Neige, elle, ne cherchait rien de particulier, sinon à croire une femme qui, semble-t-il, lui voulait du bien). Même chose pour Aladin, qui refuse de rendre la lampe au magicien qui l'a envoyé la chercher : plutôt que d'être condamné pour son larcin, il est récompensé par la richesse et marié à la princesse! Faut-il donc être voleur, si l'on se fie à ces exemples, pour mener une bonne vie? Ou peut-être faut-il – impossible de passer outre ce détail – être un garçon.

Bouc émissaire de qui?

Femme tentée, femme punie. Deux noms viennent aussitôt à l'esprit, bien avant celui de la moindre héroïne de conte : Pandore et Ève. L'une a ouvert une jarre, l'autre a mangé un fruit, et tout le malheur du monde leur a été mis sur le dos. Certes, c'est un portrait bien réducteur de leurs histoires. Mais n'est-ce pas justement celui dont on se souvient?

Commençons par Pandore. Piquée par une curiosité trop vive, elle n'a pu s'empêcher de s'approcher de la jarre que, dit-on, Zeus lui a ordonné de ne jamais ouvrir. Le contenant s'ouvre : la guerre, la maladie, le vice, la vieillesse, la perfidie, la misère et tous les autres maux de l'humanité se répandent sur Terre. Seul l'espoir reste au fond. Si son geste paraît le plus impardonnable de tous, il ne faut pas oublier qui elle est et, surtout, pourquoi elle a été créée. En effet, Pandore a été façonnée pour punir les hommes du vol du feu commis par Prométhée, qui avait osé duper Zeus au profit des mortels. Rappelons aussi que ces maux n'ont pu se répandre que parce qu'Épiméthée, frère de Prométhée, n'a pas su résister à ce présent des dieux et a accueilli Pandore malgré les avertissements de son frère. Lui aussi a cédé à la tentation. C'est pourtant le nom Pandore qu'on a retenu.

Et du côté d'Ève? Autre récit, même mécanique. Dans la Genèse, Adam se tient à ses côtés et croque lui aussi le fruit défendu. Interrogé par Dieu, il n'hésite pas une seconde : « La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné du fruit. » Plus tard, la première épître à Timothée (2,14) la décrit comme séduite et « seule fautive », et Tertullien, dans *De cultu feminarum*, lance à toutes les femmes qu'elles sont la « porte du diable ». Adam restera « le premier homme », Ève, « la première fautive ». Son geste n'est pourtant pas si éloigné de celui de Prométhée – Ève a mangé le fruit en quête du savoir, puis en a donné à son mari. Or, c'est Prométhée, quoique puni pour son vol, qu'on célèbre aujourd'hui comme bienfaiteur de l'humanité, tandis qu'Ève comme Pandore restent celles par qui le malheur est arrivé.

Tout cela va pourtant plus loin que la fiction. Ce montage narratif ne se retrouve pas que dans les contes, qui ont rhabillé ces figures mythiques, panier d'osier au bras : on le constate aussi quand vient le temps de raconter les histoires de femmes bien réelles. Elles y sont souvent effacées, sinon créditées à d'autres. Quand Jocelyn Bell Burnell, alors étudiante, est la première à repérer les pulsars, le Nobel de physique 1974 va à son directeur de thèse, Antony Hewish, et à Martin Ryle. Quand Lise Meitner donne, avec son neveu Otto Frisch, la première explication de la fission nucléaire, son collègue Otto Hahn reçoit seul le Nobel de chimie. Quand Rosalind Franklin obtient les clichés de l'ADN, Watson et Crick s'en servent à son insu. Je passe sous silence toutes celles qui ont dû publier sous un nom d'homme, pseudonyme ou signature de leur mari, comme Colette, dont les premiers romans ont paru sous le nom de Willy. Quand il s'agit de faute, on se souvient de la « première femme ». Quand il s'agit de mérite, on se souvient trop souvent de l'homme.

« Quand il s'agit de faute, on se souvient de la "première femme". Quand il s'agit de mérite, on se souvient trop souvent de l'homme »



Catvy Tran | Le Délit

Qui est tenté par qui?

Il ne s'agit pas pour autant d'innocenter Pandore ni Ève, et encore moins Le Petit Chaperon rouge ou Blanche-Neige. Toutes ont été condamnées pour avoir franchi l'interdit : voilà la preuve, nous dit-on, d'un manque de volonté face à la tentation! Résistez donc! Le problème, cependant, est qu'elles sont les seules dont on garde le blâme. Afin d'éliminer Blanche-Neige, la reine frappe trois fois à sa porte, avec un lacet, un peigne, puis une pomme. On résiste mal à une tentation taillée sur mesure et resservie jusqu'à ce qu'elle fonctionne. Jack, lui, dérobe l'or du géant, puis sa poule aux œufs d'or, puis sa harpe, juste parce qu'il en a envie. Personne n'a eu besoin de le tenter, l'envie lui suffisait. Et il ne paie aucun prix; au contraire, il s'enrichit. Non seulement il n'est pas puni, il est célébré comme figure de courage pour la richesse qu'il ramène.

On continue d'ailleurs à apprendre aux filles à se méfier, et bien plus rarement aux garçons à se retenir. Dans les faits, pourtant, ce n'est pas du côté des filles que la retenue fait défaut. En 2024, 76 % des personnes accusées de crimes violents au Canada étaient des hommes ou des garçons, une proportion qui monte à 89 % pour les crimes commis à l'aide d'une arme à feu. La même année, 97 % des personnes accusées d'agression sexuelle au Canada étaient des hommes ou des garçons. Les chiffres ne prouvent évidemment pas que les contes sont responsables de la violence ou des inégalités d'aujourd'hui. Ils rappellent cependant que la leçon de retenue, celle que Perrault adressait déjà aux jeunes filles il y a trois siècles, ne vise peut-être pas la bonne moitié de l'auditoire.

« Toutes ont été condamnées pour avoir franchi l'interdit : voilà la preuve, nous dit-on, d'un manque de volonté face à la tentation! Résistez donc! »

La petite fille à qui on apprenait à étouffer sa curiosité n'a donc jamais tout à fait obéi; elle a continué à se questionner – à résister aux récits insidieux qui incitent les jeunes filles à se taire, à être prudentes et à être sages, mais qui célèbrent la témérité et l'irrespect chez les garçons. Au fil des années, j'ai relu ces contes, en cherchant ce qu'on avait oublié de me montrer : où était Adam pendant ce temps? Qui avait accueilli Pandore? Et comment se fait-il que le garçon du haricot soit reparti avec la poule aux œufs d'or sans aucune répercussion? Après tout, la pomme ne m'a jamais posé de problème, c'est à la morale qui y est accrochée que j'ai résisté. ⃠

Jiayuan Cao
Éditrice Culture

Comment rester humain dans un monde artificiel?

Retour sur *La ferme ou comment nourrir un futur intelligent* du collectif ATSA.

Ce qui m'a frappée en entrant au théâtre Outremont pour voir la nouvelle pièce d'Annie Roy n'avait rien à voir avec la pièce elle-même, mais plutôt avec le public qu'elle a attiré. J'admets qu'en lisant que la pièce portait sur l'IA, je m'étais attendue à des spectateurs cégépiens « hipsters » farouchement opposés au sujet. En réalité, une bonne majorité du public était âgée de 55 ans ou plus. Par contre, même si l'âge des spectateurs a été ma première observation, la pièce a fait forte impression avant même que je trouve mon siège. La conception sonore unique et marquante de cette pièce se révèle tôt, commençant avec des chants d'oiseaux qui accueillent le public et qui reviennent plus tard lors des moments significatifs de la représentation.

Quant à la pièce elle-même, elle est d'une part une présentation informative rappelant des cours de monde contemporain au secondaire, et d'autre part un recueil d'anxiétés existentielles, ainsi qu'une dernière un montage de vidéos et paroles de chansons projetées. La pièce équilibre bien ces éléments éclectiques grâce, en grande partie, à sa scénographie intéressante et aux talents des deux artistes sur scène. La scénographie transforme son arrière-plan en pseudo-écran, ce qui permet de projeter naturellement plusieurs entrevues informatives avec des professionnels issus des milieux scientifiques, politiques et économiques de l'IA. L'écran est aussi traité à certains moments comme celui d'un cellulaire ou d'un ordinateur, approfondissant le commentaire sur la mécanisation de nos vies. Cet équilibre complexe d'idées et de scénographie ne tient que grâce à l'appui des deux artistes : Annie Roy, la créatrice de la pièce, et la comédienne Geneviève Rochette. Ces deux femmes jouent leur propre rôle et c'est l'alchimie entre elles qui empêche la pièce de devenir une simple conférence. Roy fait traverser au public de nombreux enjeux qui entourent l'IA en moins d'une heure sans perdre l'intérêt du public ni la nuance.

Même si l'œuvre est sceptique à l'égard de cette nouvelle technologie, elle traite sérieusement des problèmes, comme la peur que le Québec soit laissé pour compte dans la course économique mondiale de l'IA. De son côté, Rochette use de son charme pour rendre léger un sujet qui lourd. Ses talents de comédienne aident à mettre les spectateurs à l'aise, ce qui est nécessaire puisque la pièce les fait participer. À quelques moments notables, les femmes s'adressent au public pour le faire interagir. Il en résulte un moment marquant : Rochette demande aux spectateurs de lever la main s'ils utilisaient l'IA chaque jour, chaque semaine, chaque mois, *etc.*

Malgré l'âge du public, la grande majorité levait la main pour la première ou la deuxième question. Faisant rarement usage de l'IA, j'ai été sidérée. J'ai réalisé à ce moment que je m'étais tellement isolée dans une bulle sociale plus ou moins anti-IA, à la fois avec mes amies et en ligne, que je ne me rendais pas compte à quel point cette technologie s'était immiscée dans la vie de tous les jours.

Si vous envisagez de voir ce spectacle en vous attendant à une histoire, à des personnages ou à un drame typique, ce n'est pas la pièce pour vous. Sa valeur provient non pas de sa capacité à divertir, mais de sa capacité à apporter son message de résistance dans un espace physique et multigénérationnel. Alors si vous voulez mieux vous informer sur l'IA, si vous cherchez une manière d'éduquer quelqu'un plus âgé ou si vous souhaitez apporter une dimension supplémentaire à vos discussions, en ligne comme dans la vraie vie, *La ferme ou comment nourrir un futur intelligent* vaut le détour.


Izabel Zimmer

La pièce est présentée le 12 novembre au Centre communautaire d'Anjou, le 19 novembre à la Maison de la culture Ahuntsic, le 21 novembre à Parc-Extension et le 3 décembre au Quai 5160, puis en février et en avril 2027.

Elizabeth Tremblay
Contributrice

Et si on parlait de la mort?

OISEAU : une pièce qui dit les vérités qu'on préfère taire.

On porte des chandails à l'effigie de chanteurs décédés, on continue d'enseigner les théories de grands penseurs anciens, mais pourquoi est-il si difficile de parler de la mort de nos proches? La mort semble occuper une place importante dans notre culture et notre histoire, mais elle demeure un sujet délicat quand elle touche notre entourage. Cet étrange paradoxe est soulevé par les personnages de la pièce de théâtre *OISEAU* d'Anna Nozière.

Ce spectacle a ouvert la deuxième édition du festival international La mèche courte, qui se déroule du 4 au 8 novembre à Montréal et qui a pour but d'initier les jeunes au théâtre. *OISEAU* a été présentée en France en 2023 devant plus de 25 000 enfants, comme l'explique la coprésidente du festival, Mélanie Dumont, dans son discours lors de la soirée de première à Montréal. Écrite, adaptée et mise en scène par Anne Nozière, la pièce est une réflexion sur le monde des morts et des vivants et est jouée à la Maison Théâtre, près du Cégep du Vieux Montréal. On y suit le regard de Mustafa et Pamela, deux amis qui ont environ six ans et qui vivent le deuil.

« Même si la pièce aborde des sujets sensibles, le texte est écrit avec humour et douceur, sans jamais perdre de vue son jeune public »


Christophe Raynaud

Une salle de spectacle inclusive

On y prête rarement attention, mais la composition de l'expérience théâtrale est essentielle : l'accueil par les placiers, les affiches dans le couloir qui mène à la salle… Dès qu'on franchit les portes de la Maison Théâtre, on est transportés dans un univers enfantin aux couleurs vives et aux odeurs sucrées. Entre les ateliers d'initiation au théâtre, les petites boîtes de jus OASIS, les couronnes en papier, les crayons de couleur et la piste de danse, les enfants sont plongés dans l'univers du spectacle avant même le lever de rideau. Cet effet est renforcé par la disposition du théâtre : du coin lecture installé près de la salle jusqu'aux étagères remplies de jouets pour divertir les enfants qui s'ennuient, tout semble conçu pour le plaisir des plus jeunes (et des plus vieux!).

Même si la pièce aborde des sujets sensibles, le texte est écrit avec humour et douceur, sans jamais perdre de vue son jeune public. Dans une entrevue avec le journal Le Devoir, Anna Nozière confie qu'elle espère que sa création « fera du bien dans [le, *ndlr*] cœur » des enfants. Elle explique que « la mise en scène d'*OISEAU* relève d'une grammaire très construite, mais pas forcément visible, car pour aborder de tels sujets, […] l'adresse est très directe, en proximité avec la salle ».

Un texte qui porte

La salle est remplie de familles, de troupes de théâtre, d'adolescents et d'adultes. La pièce est destinée à un public de neuf à quatorze ans, mais chacun peut s'identifier à ses propos. Mustafa a perdu son père et Pamela, son chien Kalamar. Avec leurs amis, ils veulent traverser l'au-delà pour revoir leurs proches, sous la constante surveillance de la directrice nommée Pot de Colle. Le texte est écrit dans un langage simple, accessible aux petits comme aux grands. S'y insère aussi un humour subtil qui fait sourire les adultes. Il suffit de penser au moment où la directrice s'adresse aux parents en anglais, pour que les enfants ne comprennent pas. Ce clin d'œil, qui joue sur la complicité entre adultes, ajoute une deuxième couche d'humour, certains se reconnaissant dans leurs propres souvenirs d'enfance.

Il y a dans le texte un désir de célébrer la parole, de dire les choses telles qu'elles sont. L'auteure cherche à dialoguer avec la mort, qu'elle trouve souvent « déniée : on organise souvent notre vie comme si elle n'allait pas arriver. » Par l'utilisation de voix et de vidéos d'enfants, elle donne une place aux plus jeunes dans le récit. Cette ouverture se reflète aussi dans la représentation de la mort. Les morts se trouvent partout parmi nous, dans la brise, dans l'étincelle, dans le vol d'un oiseau. Il suffit de retrouver notre regard d'enfant pour apprendre à percevoir leur présence.

Les deux interprètes, Kate France et Sofia Hisborn, évitent de tomber dans la caricature du jeu enfantin à genoux et bégayant. Elles livrent plutôt les mots d'Anna Nozière avec émotion et force.

OISEAU *est joué à la Maison Théâtre du 4 au 8 novembre, en plus d'une série de pièces présentées par le festival La mèche courte.*

Laurence Drouin
Contributrice

Un mois sans AO3

Une communauté qui se serre les coudes.

Un jeudi soir, il y a deux semaines, alors que je m'apprêtais à me coucher, un déferlement de messages de la part de quelques amis inonde mon téléphone. Mes yeux luttant encore contre le sommeil, je lis la publication qu'ils m'ont envoyée : « AO3 n'est pas disponible à cause d'une période d'entretien. » Jusque-là, je ne m'inquiète pas – ça arrive de temps à autre. Puis, quelques lignes plus bas, je vois le véritable coupable de cet affolement général. Au lieu des deux à douze heures habituelles d'interruption de service, le site prévoit un mois d'arrêt complet.

Les *fanfictions*, ou fanafictions en français, sont des histoires écrites par des *fans* mettant en scène les personnages d'une œuvre dans divers scénarios et relations amicales et amoureuses qui, pour la plupart, n'existent pas dans l'œuvre originale. AO3, aussi connu sous son nom complet *Archive of Our Own*, est le plus grand site web permettant la mise en ligne, le répertoriage et la lecture de *fanfictions*. Le plus incroyable : AO3 est complètement gratuit et entièrement géré par des bénévoles.



Ana Camila Torchia | Le Délit

Bien que d'autres sites comme Wattpad, une plateforme ayant un forfait gratuit avec publicités, ou Fanfiction.net existent et rassemblent une certaine communauté, aucun n'est comparable à AO3 et son trafic monstre. En 2025, le site a avoisiné les 110 millions de visites par jour. La première semaine de 2026, quant à elle, a cumulé 879 millions de visites, une augmentation de 60 millions par rapport à la première semaine de l'année précédente.

Mais alors, pourquoi l'entretien s'étend-il sur quatre semaines? Dans un communiqué posté sur le compte BlueSky @statusAO3 le 29 octobre, la plateforme s'explique : « *nous avons trouvé des preuves d'un possible incident de sécurité [...] nous ne pensons pas que notre base de données d'utilisateurs ait été volée, mais nous ne pouvons pas écarter cette possibilité (tdlr).* » Les bénévoles conduisent donc une investigation dans leur temps libre pour comprendre ce qu'il s'est passé et trouver des solutions pour que ça ne se reproduise plus.

Dans une entrevue avec Le Délit, un membre de la *McGill Fanfiction Society* qui désire rester anonyme s'est exprimé sur le sujet. « *C'est le chaos* », nous a-t-il dit en riant. La société a notamment tenu des funérailles symboliques pour la plateforme le lundi 2 novembre. Étant lui-même bénévole pour la plateforme, il a confié au Délit que, même en interne, la plupart des bénévoles n'en savent pas plus que les utilisateurs. Il espère d'ailleurs que cette panne pourra servir de leçon aux lecteurs pour les pousser à diversifier leur consommation et éviter qu'une trop grande concentration de *fanfictions* sur un seul site ne cause autant de soucis lors d'une panne future.

Le membre a également expliqué que ce qu'il préfère du monde de la fanfiction, c'est la communauté soudée qui s'est bâtie autour d'un intérêt commun pour l'écriture et la lecture de ce contenu.

C'est ce même esprit d'entraide qui est ressorti pendant ces temps difficiles. En à peine quelques jours, des utilisateurs ont publié sur la plateforme X (anciennement Twitter) trois dossiers Google Disque compilant une mise en commun d'une centaine de *fanfictions* qui avaient été téléchargées auparavant. D'autres plateformes de *fanfictions* ont aussi participé à leur manière. Wattpad, notamment, ont publié sur leur compte Instagram un message aux utilisateurs d'AO3 : « *On le sait bien qu'on n'est pas ton premier choix. Personne ne peut remplacer AO3, mais si tu as besoin d'un refuge pendant la panne, on est là pour toi. Comme cadeau de bienvenue, nous allons retirer toutes les publicités le temps de la fin de semaine.* »

Le message a bien fait rire les utilisateurs dans les commentaires, certains étant ravis et d'autres s'en moquant. Bien que, comme l'a dit le membre de la *McGill Fanfiction Society*, le mot d'ordre de cette situation semble en effet être « chaos », cela n'a rien de péjoratif.

Minola Grent
Éditrice Actualités

Recommandations de l'équipe

L'équipe du Délit vous recommande des œuvres qui inspirent la « résistance ».

NAOMI (CORRECTION)

Résister de Salomé Saqué (livre)

SALMA (CORRECTION)

Casa Blanca (film)

CATHERINE (RÉSEAUX)

V for Vendetta (film)

AUDREY (RÉSEAUX)

Erin Brockovich de Steven Soderbergh (film)

TIMOTÉE (RÉDACTEUR EN CHEF)

Hacksaw Ridge, de Mel Gibson (film)

HÉLOÏSE (COORDINATRICE DE PRODUCTION)

Protocole sur la loi d'Ohm (manuel scolaire)

JOSÉPHINE (SOCIÉTÉ)

Les couilles sur la table (podcast)

JULIETTE A. (SOCIÉTÉ)

Guerrilla Girls (collectif artistique féministe)

ROSE (CULTURE)

L'insoutenable légèreté de l'être de Milan Kundera, et *Selfie: Comment le capitalisme contrôle nos corps* de Jennifer Padjemi (livres)

JIAYUAN (CULTURE)

Leap, de Joker Xue (chanson)

MINOLA (ACTUALITÉS)

Leviticus (film)

MATTÉO (ACTUALITÉS)

La Bataille D'Algiers de Gillo Pontecorvo (film documentaire)

JULIETTE C. (ACTUALITÉS)

Incendies de Wajdi Mouawad (pièce de théatre)

SIXTINE (COIN QUEER)

Les misérables de Victor Hugo (livre)

FELIX (PHOTOGRAPHE)

La Jetée de Chris Marker (court métrage)

CATVY (ILLUSTRATION)

Carré rouge sur fond noir de Santiago Bertolino et Hugo Samson (film documentaire)

ANA (ILLUSTRATION)

The Yellow Submarine (film)